MUCEM

TRACES

FRAGMENTS D'UNE TUNISIE CONTEMPORAINE

DOSSIER DE PRESSE

FRAGMENTS I : 13 mai 2015 - 28 sept. 2015
FRAGMENTS II : 4 nov. 2015 - 29 fév. 2016
Bâtiment Georges Henri Rivière (GHR)
Exposition temporaire au fort Saint-Jean

MUCEM.ORG

CONTACTS PRESSE

Département de la Communication du MuCEM

Responsable :
Julie Basquin
Tél. : +33 (0)4 84 36 14 70
julie.basquin@mucem.org

Chargée des relations presse et de l'information :
Muriel Filleul
Tél. : +33 (0)4 84 35 14 74 / Mob. : 06 37 59 29 36
muriel.filleul@mucem.org

Assistantes presse et information :
Anna Badji
Tél. : +33 (0)4 84 35 14 79
anna.badji@mucem.org
Nora Belarouchi
Tél. : +33 (0)4 84 35 14 81
nora.belarouchi@mucem.org

Agence Claudine Colin Communication :
Tél. : +33 (0)1 42 72 60 01
Marie Rollin : marie@claudinecolin.com
Patricia Lachance : patricia@claudinecolin.com

SOMMAIRE

COMMUNIQUÉ DE PRESSE 5

PRÉSENTATION DE L'EXPOSITION :
SUR LES TRACES D'ABDELHAK EL OUERTANI 6

ARTISTES PRÉSENTÉS - FRAGMENTS I
DU 13 MAI AU 28 SEPTEMBRE 2015 9

- Zied Ben Romdhane (photographe)
- Ismaïl Bahri (plasticien et vidéaste)
- Fakhri El Ghezal (photographe)
- Héla Ammar (plasticienne et photographe)
- Souad Mani (plasticienne et vidéaste)

ARTISTES PRÉSENTÉS - FRAGMENTS II
DU 4 NOVEMBRE 2015 AU 29 FÉVRIER 2016 12

- ismaël (cinéaste, vidéaste et photographe)
- Augustin Le Gall (photographe)
- Wadi Mhiri et Houda Ghorbel (plasticiens et vidéastes)
- Faten Gaddes (photographe)
- Wassim Ghozlani (photographe)

COMMISSARIAT DE L'EXPOSITION 15

SCÉNOGRAPHIE 16

AUTOUR DE L'EXPOSITION 17

- Catalogue
- Programmation culturelle associée

VISUELS DISPONIBLES POUR LA PRESSE 23

INFORMATIONS PRATIQUES 25



Darse et passerelle - fort Saint-Jean - MuCEM © Agnes Mellon

COMMUNIQUÉ DE PRESSE

TRACES…
FRAGMENTS D'UNE TUNISIE CONTEMPORAINE

AU FORT SAINT-JEAN

Fragments I :
Du 13 mai au 28 septembre 2015
Fragments II :
Du 4 novembre 2015 au 29 février 2016
Bâtiment Georges Henri Rivière (GHR) - 320 m²

EXPOSITION TEMPORAIRE

Commissaires : *Thierry Fabre, responsable du département de la programmation culturelle et des relations internationales (MuCEM), Sana Tamzini, commissaire d'expositions, présidente du FACT (Forum des associations culturelles en Tunisie)*
Coordinateur de la programmation au bâtiment Georges Henri Rivière : *Jean-Roch Bouiller, conservateur, chargé de l'art contemporain (MuCEM)*
Scénographes : *Olivier Bedu et Juliette Morel – Struc'Archi*



Wassim Ghozlani, série « Fragments d'une révolution », 2011. Collection de l'artiste © Wassim Ghozlani / Hans Lucas

La scène artistique contemporaine en Tunisie est riche, variée et fertile. Avec *Traces… Fragments d'une Tunisie contemporaine,* projet composé de deux expositions successives – *Fragments I* (du 13 mai au 28 septembre 2015) et *Fragments II* (du 4 novembre 2015 au 29 février 2016) –, le MuCEM donne à voir en images la jeune création tunisienne.

Ce diptyque d'expositions s'appuie sur la recherche de traces, de ce qui subsiste du passé. Il témoigne d'une quête d'histoire, de paysages abolis et d'un refus de faire table rase. Les œuvres qui y sont présentées font appel à ce qui vient et qui précède, depuis longtemps déjà, l'événement politique.

Il serait toutefois réducteur de parler d'un « art de la révolution », une étiquette qui s'apparente à un slogan ou un phénomène de mode. Il ne s'agit pas de se pencher sur des épisodes éphémères, sans lendemain, qui saturent l'actualité et brouillent le regard, mais d'étendre l'horizon en multipliant les perspectives.

Traces… Fragments d'une Tunisie contemporaine rassemble en deux temps le travail des artistes Zied Ben Romdhane, Ismaïl Bahri, Fakhri El Ghezal, Héla Ammar, Souad Mani, ismaël, Augustin Le Gall, Wadi Mhiri et Houda Ghorbel, Faten Gaddes et Wassim Ghozlani, ainsi que les photographies de l'un des tout premiers photographes tunisiens, Abdelhak El Ouertani. Photographie, vidéo, installation et art numérique composent cette exposition qui entend témoigner, cinq ans après la révolution, de la richesse et de la multiplicité des points de vue sur la Tunisie d'aujourd'hui.

L'exposition privilégie le point de vue des images : voir en ces dernières ce qu'elles révèlent et ce qu'elles font apparaître d'une Tunisie nouvelle tournée vers le passé, le présent et l'avenir.

AIRFRANCE rfi FRANCE 24 MCD FRANCE MÉDIAS MONDE les inRockuptibles TV5MONDE france bleu provence

PRÉSENTATION DE L'EXPOSITION :
SUR LES TRACES D'ABDELHAK EL OUERTANI



Abdelhak El Ouertani (attribuée à), Minaret de la mosquée El Ksar sur la place du Général (mosquée du VIII[e] siècle, minaret du XVII[e]), 1895-1896
© Droits réservés Fonds Beit el Bennani

Chaque fragment de l'exposition s'ouvre avec l'un des premiers photographes tunisiens, **ABDELHAK EL OUERTANI,** dont les tirages et les plaques de verre ont été conservés grâce à Beit el Bennani. Jeune homme de bonne famille, formé à la photographie par les frères Lumière à Lyon, en 1892, Abdelhak El Ouertani a mené une campagne photographique en Tunisie en 1894, avant de disparaître brutalement en 1896. L'exposition permet enfin de donner un visage et un nom à celui qui n'était jusqu'ici que « photographe indigène », selon le phrasé du discours colonial. Avec le photographe et cinéaste Samama-Chikli, dont l'œuvre est quant à elle bien connue, El Ouertani est parmi ceux qui font trace. Ses images font apparaître ce qui aurait tout simplement pu disparaître. Elle donne ainsi un visage au temps, un grain, non à la voix, mais à une époque. Elles sont un signe venu du lointain, d'un passé qui n'est pas aboli. La présence d'une absence.

C'est à partir de cette « finitude », de cette fragilité même de la trace dans le regard des artistes, que cette exposition est née, loin de l'agitation des événements politiques. Elle se fonde sur une approche contemporaine, qui ne se confond pas avec l'actualité, mais qui tente plutôt d'instaurer de l'inactuel dans l'actuel.

« Il appartient à la trace de pouvoir s'effacer, se perdre, s'oublier, se détruire. C'est sa finitude. »
Jacques Derrida

FRAGMENTS I

Elle se déploie sur un autre registre du temps, comme ralenti dans son déploiement, son déroulement, à l'image de *Film,* l'installation d'**ISMAÏL BAHRI.** « *Film* donne à voir une forme et des images en état de transition, inaptes à rendre compte d'états de fait. J'ai conçu ces vidéos comme des énigmes, explique Ismaïl Bahri. Des indices d'actualité, que ce soit des images de foules, de manifestants, de personnages, de paysages et de bribes de mots, se succèdent dans une cinétique de plis et de dé-plis. Des parties se développent pour en cacher d'autres et disparaître à leur tour. Je fais exprès d'employer le verbe « développer » parce que je pense que *Film* convoque quelque chose de l'opération de développement de l'image plongée dans le bain révélateur. » Miroir du temps qui serait l'énigme d'une époque et qui permet de réfléchir, bien au-delà de sa surface.

HÉLA AMMAR nous fait quant à elle entrer dans l'épaisseur du temps, dans son relief, son écho à la fois intime et collectif, familial et politique. À travers les images des manifestations d'hier, contre l'oppression coloniale française et pour la liberté, elle « tisse le temps » et nous fait entrer dans l'histoire contemporaine avec une tout autre intelligence du regard. Le fil rouge qu'elle utilise pour broder ses images relie deux mondes, deux temporalités et laisse affleurer l'énergie d'hier dans les combats pour un bel aujourd'hui. Trace sensible, fil ténu et pourtant maintenu dans ce qui fait œuvre à partir de cette installation.

FAKHRI EL GHEZAL, qui fut un des membres fondateurs du collectif Politiques, exposé au Centre national des arts vivants en 2012 (alors dirigé par Sana Tamzini) ouvre une autre fenêtre. Il photographie la trace d'une absence, qui n'est aucunement une absence de trace. Bien au contraire, sa série « Chokran ya siédété al raiis » (« Merci Monsieur le Président ») témoigne d'un art si répandu dans un pays où régnaient la révérence politique et la soumission symbolique devant le portait officiel de l'Un, multiplié partout dans l'espace public, jusqu'à en faire le royaume privé de l'homme du 7 novembre, « Zaba », Zine El Abidine Ben Ali. Les portraits décadrés, l'empreinte du contour, la trace insolite du vide laissent l'espace libre. Mais à quoi et pour quoi ? La photographie de Fakhri El Ghezal laisse toutes les hypothèses ouvertes, mais il donne au moins à voir ce vide auquel il s'agit désormais de se confronter. Douce ironie d'une époque, qui passe de la figure du père fondateur de la République tunisienne, Habib Bourguiba, à la figure du flic président, « Zaba », qui avait assis son empire unilatéral sur le pays. Et après ? Le vide ou le plein ?

La quête poétique de la plasticienne et vidéaste **SOUAD MANI,** autour d'un même lieu, à la même heure, à des jours différents, fait l'expérience du temps, de sa trace sensible sur un paysage qui est et qui n'est plus. Ce paysage ne s'efface pas, il se métamorphose, image par image, dans une gradation chromatique d'un bleu profond qui s'enfuit vers le sombre de la nuit. L'empreinte du temps est là, sous nos yeux, à la fois douce, délicate, presque intime dans son avancée, mais irréversible et donc irréparable dans son avènement. Souad Mani nous fait entrer dans ce monde fini, parfois flou, bougé, tremblé. Mais ce monde, grâce à elle, ne nous est plus tout à fait étranger. Elle sait l'apprivoiser par son regard et elle nous donne ainsi le désir de l'habiter, encore et encore.

Le regard de **ZIED BEN ROMDHANE** provoque un soudain élargissement face à ce qui peut sembler étroit ou vain. Il nous montre l'exact contraire de ce qui est attendu, dans « notre » imaginaire lorsque l'on parle d'une oasis. Gabès, qu'il photographie, est devenue cette blessure, cette dévastation faite à la nature par la main de l'homme et par son industrie. Les traces qu'il rend visibles sont saisissantes. Il ouvre une autre perspective et nous fait prendre la mesure du passage du « Chott as salam » à « l'Oued acide », que l'on voit bouillonner au loin, dans une effervescence quasi maléfique. Zied Ben Romdhane est un passeur d'entre les mondes vers une « zone » profondément polluée et pourtant toujours habitée. Gabès est une oasis flétrie, dans un pays qui se cherche et où les artistes regardent bien en face le monde tel qu'il est.

L'art en images, à travers ces premiers « Fragments d'une Tunisie contemporaine », nous apprend à ouvrir bien grand les yeux sur ces « traces » que trop souvent nous ne savons pas voir, ou que nous voyons sans voir. Grâce au regard et aux images de ces artistes, on y voit un peu mieux, des angles morts sont éclairés, la réalité perd de sa fausse évidence et renoue avec une part d'inattendu et peut-être même d'inespéré…

FRAGMENTS II prolonge ce questionnement par l'image d'une Tunisie contemporaine, dont nul ne peut épuiser l'énigme.

FATEN GADDES se confronte à l'histoire industrielle de la Tunisie, en recueillant les traces de ce qui n'est plus aujourd'hui, l'immense centrale de la STEG (Société tunisienne d'électricité et de gaz) dont le bâtiment, situé à La Goulette, a été rasé. Une histoire effacée que Faten Gaddes nous remémore avec force. Tripes de ferrailles, roues et machines amassées qui rappellent *Les Temps modernes, de Chaplin,* dans leur mouvement inexorable et poétique. Ces images sont à la fois frontales et verticales, par la brutalité industrielle qu'elles révèlent comme par les échappées architecturales qu'elles suggèrent. Elles nous font découvrir un monde révolu, dont on entend encore le bruit assourdissant et l'énergie fossile.

À ces traces de la révolution industrielle font écho d'autres types de traces, celles d'une autre révolution : la révolution politique tunisienne de janvier 2011. **WASSIM GHOZLANI** saisit ces instants décisifs et nous montre cette appropriation de l'espace public par les jeunes générations qui ont fait basculer l'ordre établi. Prise de parole en actes, revendications affichées dans la rue ou sous les tentes, qui témoignent d'une occupation des bâtiments officiels. Il y a dans ces images comme une clameur qui s'entend toujours aujourd'hui. Cet ébranlement, dont la Tunisie a écrit l'acte I, est un véritable avènement. Les photographies de Wassim Ghozlani en portent bien haut la fureur et la joie.

WADI MHIRI et **HODA GHORBEL** entraînent quant à eux le visiteur vers d'autres profondeurs, parmi les strates d'une mémoire familiale qui s'égrène, qui apparaît puis disparaît sous les gestes de la main. Gestes immémoriaux qui caressent, palpent et trient la graine. La main découvre la mémoire enfouie des vieilles photos de famille, qui peu à peu resurgissent, puis disparaissent à nouveau. Semences du temps qui s'enfuit, s'enroule et se déroule au fil d'un sablier horizontal que les artistes inventent à partir d'une conscience intime de la trace, de leurs traces généalogiques enfouies dans une Tunisie rurale d'hier, que la Tunisie urbaine d'aujourd'hui tend à oublier.

AUGUSTIN LE GALL, photographe marseillais installé depuis cinq ans en Tunisie, fait resurgir lui aussi une mémoire lointaine, celle d'un des derniers des *arifa,* Riadh Ezzawech, initié du culte *stambali,* culte de possession d'origine afro-maghrébine. À partir d'une complicité secrète entre le photographe et l'homme qui parle aux djinns, le monde imaginal de l'entre-deux apparaît au regard. Présence du mystère dans l'image qui fait toucher des yeux ce qui pourrait être une forme de hiérophanie. C'est là où l'image touche au sacré, où l'insaisissable devient visible par l'attente, par l'écoute et par l'initiation qui peut se faire possession du photographe… Cette série est rare en ce qu'elle fait trace, non seulement d'une pratique initiatique qui, peu à peu, s'évanouit, mais aussi par le mystère qu'elle rend perceptible. Variations et contrastes du noir et blanc de la matière photographique conjugués aux costumes et aux gestes de Riadh Ezzawech qui devient, au-delà de lui-même, un autre personnage, un *arifa,* un inspiré qui dialogue avec l'inaccessible. Augustin Le Gall sait, à partir de sa connaissance anthropologique alliée à son art photographique, nous faire entrer dans ce monde mystérieux.

Ces traces du sacré sont dans une esthétique à l'exact opposé de celle qu'**ISMAËL** nous invite à découvrir dans ses *Scènes de la vie quotidienne.* Un tel écart témoigne des intensités contraires qui font le rythme de cette exposition, en fragments distincts et jamais homogènes. La matière photographique, comme l'installation filmique proposée par ismaël, est pleine de scories et de pixels qui viennent des dispositifs numériques de captation par webcam. Ce n'est pas une intrusion à laquelle nous invite l'artiste, même si notre œil gourmand peut parfois être voyeur. Il permet d'accéder à l'intérieur d'un monde clos que la technologie numérique ouvre sur un ailleurs, un dehors qui devient un dedans intime, banal et en même temps étonnant. Ces gestes du quotidien, qui le plus souvent s'effacent, trouvent ici une mémoire vive. Ils existent dans la sève de leur désir partagé, dans l'échange parfois abstrait qui fait écran et qui dans le même temps traverse les apparences. Œuvre ouverte, en devenir, qui laisse toute sa place à l'inachevé, et qui demeure dans une exigence et une quête rare du contemporain.

ARTISTES PRÉSENTÉS / FRAGMENTS I

DU 13 MAI AU 28 SEPTEMBRE 2015



Zied Ben Romdhane, « la plage de paix », 2014
© Zied Ben Romdhane

ZIED BEN ROMDHANE

Photographe

Après avoir expérimenté la photographie en studio, Zied Ben Romdhane (né en 1981) a mis à profit sa maîtrise de la lumière sur le terrain. Préoccupé par ce qui l'entoure – et notamment de la nature –, il se définit lui-même comme un photographe de « l'entre-deux » qui conjugue le reportage sur le vif et une appréhension esthétique du monde.

Je me définis comme un artisan de l'image. Il est trop tôt pour utiliser le qualificatif d'artiste, car ce que la photographie exige le plus, c'est du temps et du travail. Ma formation académique n'a rien à voir avec l'art : j'ai passé une maîtrise de commerce international en 2002 et intégré un club d'initiation à la photographie à la maison de la culture Farhat Hached, à Tunis. Durant les quatre années d'université, j'ai davantage pratiqué la photo que le commerce international ! J'ai très vite su que j'allais dédier une grande partie de mon temps à la photographie, même si je ne savais pas encore si je pourrais en faire mon métier. J'ai dû attendre, pour m'établir, mon premier contrat avec une enseigne commerciale en réalisant leur catalogue. Ce ne fut pas de tout repos, mais cela m'a permis de créer mon studio et d'avoir les moyens de ma passion. Je ne suis pas et je ne veux pas être hermétique à ce qui se passe autour de moi, mais sans être complètement dépendant de l'actualité comme les photojournalistes. J'aime débarquer quelque part sans bagages et sans documentation, en essayant de me débarrasser des idées reçues. Je pourrais me définir comme le photographe de l'entre-deux : traiter des sujets liés à l'actualité, mais avec une vision esthétique.

ISMAÏL BAHRI

Plasticien et vidéaste

L'œuvre d'Ismaïl Bahri est empreinte de multiples références culturelles et esthétiques. L'artiste développe des expérimentations plasticiennes qui prennent la forme de dessins, de vidéos, de photographies ou d'installations. Des matières simples y sont manipulées et transformées au moyen de gestes et de procédés d'inspiration souvent mécanique, liés au cinéma ou à la photographie.

Je travaille essentiellement entre la France et la Tunisie. J'ai grandi en Tunisie où j'ai étudié aux Beaux-Arts de Tunis, puis j'ai poursuivi mes études en France pour acquérir d'autres expériences. Mon travail s'inscrit dans ce mouvement et en porte les stigmates. J'espère que la série de vidéos Film *(présentée dans l'exposition) n'illustre rien.* Film *donne à voir une forme et des images en état de transition, inaptes à rendre compte d'états de fait. J'ai conçu ces vidéos comme des énigmes. En regardant ces fragments de journaux se dérouler et révéler lentement les quelques images et mots qui y sont imprimés, nous assistons à un phénomène dont on cherche à deviner les causes. Je crois que la part d'ombre et de mystère reste ici importante. En ce qui concerne la question de la mémoire et du fragment, il me semble important d'évoquer l'origine de* Film. *Ce travail a été amorcé suite à la lecture d'un passage d'*À la recherche du temps perdu *décrivant une technique japonaise permettant de déplier, de façon autonome, des origamis posés sur une surface liquide. Le rapport à la mémoire pourrait s'inscrire dans le lent dépliement d'images et de mots, d'un monde miniature qui rejouerait, depuis un support sombre, quelques déroulés du monde dans lequel nous vivons. Des indices d'actualité, que ce soit des images de foules, de manifestants, de personnages, de paysages et de bribes de mots se succèdent dans une cinétique de plis et de dé-plis. Des parties se développent pour en cacher d'autres et disparaître à leur tour.*

L'image bouge. Je la vois un peu comme une bande d'écume qui ne peut être prolongée ou tenue plus d'un instant. Dans son reflux, la vague laisse quelques traces de ce qui ne cessera de nous échapper. Déroulant son écume, la pointe de la forme filmée surgit pour aussitôt revenir à l'ombre.



Ismaïl Bahri, Film, 2011-2012. Capture de la vidéo. Série de vidéos 16/9, durées variables
© Courtesy de l'artiste et Galerie Les filles du calvaire, Paris



Fakhri El Ghezal, Retour chez Abdelbasset l'encadreur (1), 2011. Collection de l'artiste © Fakhri El Ghezal

FAKHRI EL GHEZAL

Photographe

Photographe, vidéaste et plasticien, Fakhri El Ghezal (né en 1981) place le corps et le geste photographique au cœur de son travail dans une approche qui mêle l'intime au politique. Il fut d'ailleurs un des membres fondateurs du collectif Politiques.

Mon travail dépend beaucoup de ce qui m'entoure, de ce que je vis. « Chokran ya siédété al raiis » signifie « Merci, Monsieur le Président ». Le choix de ce titre est ironique. Il est tiré d'un slogan propagandiste en faveur de Ben Ali qui était accolé à son portrait sur le mur du théâtre municipal de la ville côtière de Sousse, fief du président. On y trouvait son portrait partout et on était tenu de l'avoir dans la plupart des échoppes, magasins, cafés et administrations. J'ai été surpris qu'on ait enlevé le portrait du dictateur sans avoir supprimé le slogan l'accompagnant… À partir de ce jour, tout le monde ayant décroché ces portraits, je suis revenu sur cette trace, sur ce vide. En photographiant les cadres vidés des portraits de Ben Ali, c'est comme si je prenais une « image d'une image qui n'est plus ». J'ai effectué l'une de mes premières séries photographiques à l'atelier de M. Abdelbasset (2007), qui possède une collection de photographies des deux anciens présidents de la Tunisie, que j'ai appelée « The Abdelbasset Patchwork ». À cette époque, je m'intéressais déjà à la masse des portraits de Ben Ali que cet artisan proposait à la vente. J'ai essayé de confronter mes nouvelles photos aux siennes. Ces deux séries se faisaient écho, cela suggérait un certain malaise et une dictature de l'image. En 2011, M. Abdelbasset avait enlevé toutes les photos de Ben Ali et avait gardé les cadres. Puis il a ressorti, petit à petit, celles de Bourguiba. On ressentait chez lui une certaine nostalgie. Instinctivement et inconsciemment, je tente ainsi de mettre en exergue l'utilisation massive et propagandiste des images dans les villes, les cités et les lieux.

HÉLA AMMAR

Plasticienne et photographe

Héla Ammar (née en 1969) questionne la notion d'identité par-delà les références et les conventions sociales, politiques et religieuses. S'inspirant de son quotidien et de son histoire familiale, elle dessine les contours d'une identité féminine en mouvement et tisse d'autres relations à la mémoire et au temps.

La broderie (tarz, en arabe) évoque d'abord le temps, la patience, voire l'abnégation et la précision. C'est un travail laborieux, usant à la longue. Le résultat est souvent aussi précieux que fragile et délicat. La broderie permet aussi de travailler sur la répétition et la mémoire. Dans l'installation photographique qui porte ce nom, j'ai mélangé des photos d'archives à des photos récentes avant de les relier par une broderie en fil de soie rouge. Dans une vidéo intitulée Saadya, *je mets en scène une brodeuse qui fait et défait les mots liberté, dignité, travail et justice sur un fond sonore où se fondent discours politique et révolte populaire. L'histoire de la Tunisie depuis son indépendance procède d'un long processus de construction et de destruction. C'est petit à petit que l'État tunisien s'est construit, mais c'est aussi dans un temps long que les fondements de la citoyenneté en Tunisie se sont érodés. Les grands choix politiques réalisés ont fait la gloire de la Tunisie et l'ont élevée au rang d'exemple parmi les pays arabes. La modernisation des institutions de l'État, l'accès égalitaire à l'éducation et au savoir ainsi que le statut de la femme en sont des illustrations parmi d'autres. Parallèlement, l'injustice sociale a terni son image, la dégradation des libertés fondamentales, pour ne citer que cela, n'en est que le résultat. Aujourd'hui encore, presque tout est à refaire. C'est ce que nous avons vécu ces dernières années et c'est précisément en référence à cela que l'acte de faire et de défaire (en boucle) les éléments brodés prend tout son sens. J'y interpelle aussi bien la mémoire que le corps : l'acte de défaire ou de déconstruire ce qui a été fait ou construit au prix de grands efforts et de lourds sacrifices n'est jamais anodin, de la même manière que ne l'est pas la reconstruction de ce qui a été défait. Les mots en arabe rebrodés sur le lin blanc – liberté, justice, travail et dignité – sont les valeurs fondatrices de la république, des va-*



Héla Ammar, Tarz [broderie], détails de l'installation (photographies brodées), 2014 - 2015. Collection privée © Héla Ammar

leurs pour lesquelles des hommes et des femmes se sont sacrifiés, et qui ont pourtant souvent été bafouées par la suite, valeurs que le peuple tunisien a rappelées au prix de son sang. Une fois que le travail a été terminé, j'ai demandé à la brodeuse (qui s'appelle Saadya) de défaire tout ce qu'elle avait brodé. Je me rappelle qu'elle s'est un peu fâchée, me faisant remarquer qu'elle y avait consacré de nombreuses heures avec toute son énergie. Je lui ai alors demandé quel sentiment elle a éprouvé quand je lui ai dit de défaire son travail. Elle m'a répondu : « Cela m'a brisé le cœur. » C'est exactement ce que l'on ressent lorsqu'on voit des valeurs, pour lesquelles des générations entières se sont sacrifiées, être foulées au pied, détruites, défaites. Il faut de la volonté, de la foi et du courage pour tout reconstruire à nouveau. C'est précisément ce que nous nous sommes engagés à faire.

SOUAD MANI

Plasticienne et vidéaste

À travers ses recherches plastiques, Souad Mani (née en 1978) scrute les différentes modalités du réel. Elle s'intéresse actuellement aux potentialités des réseaux sociaux. Son travail est multidisciplinaire, il touche la photo, l'installation, la vidéo, le web et le land art.

Utiliser le médium photographique ne fait pas de moi une photographe, même s'il traverse presque tous mes projets. Il est pour moi un outil qui est apte à être pensé, expérimenté, hybridé, transfiguré et multiplié. L'appareil photographique en lui-même, l'acte de photographier ou la trace, codée ou filmée, sont d'éventuelles ressources illimitées de création et d'idées. Dans mes projets où la photo est en question et où elle prend le rôle de la trace, je ne peux être que propriétaire de la pensée de son « événement ». Je travaille, depuis 2008, sur un projet intitulé Elle M'aime *qui trace les trajets et les devenirs d'une photographie partagée, distribuée, multipliée selon les besoins à travers le monde pour provoquer des liens féconds avec des espaces ou des personnes. Mon travail artistique se construit entre théorie et expérimentations techno-poétiques. En 2010, lors de ma première nuit à Gafsa, « Souvenirs du présent » a été entamé à l'aide d'un appareil photo Bridge. Chaque soir passé à Gafsa, entre chien et loup, après des heures de route et de travail, j'allais à Ras El Kef (mon quartier d'accueil) pour prendre une série de photos. De la maison à l'endroit que j'avais choisi, je marchais et je prenais en rafale des photos selon le même angle de vue, depuis le même endroit, et au même moment de la journée. C'était, au départ, un désir de dé-construire les codes conventionnels de la photographie : mise au point et cadrage ont enfanté des images floues, abstraites et minimalistes. Je ne gardais qu'une seule photographie par jour. La dernière semaine de l'année universitaire, je me suis retrouvée avec un ensemble retraçant de fait mon année de Gafsa à Ras El Kef, une série qui évoque une méditation silencieuse et mouvante. Trois années plus tard, la série a été reprise pour un montage de photos en morphing. Une spiritualité du temps passé et une poésie visuelle émanent du rendu en mouvement.*



Souad Mani, « Souvenirs du présent », montage photographique, 2010 - 2014 © Souad Mani

ARTISTES PRÉSENTÉS / FRAGMENTS II

DU 4 NOVEMBRE 2015 AU 29 FÉVRIER 2016

iSMAËL

Cinéaste, vidéaste et photographe

ismaël a mis au cœur de sa réflexion artistique l'image – fixe et animée – et la manière dont elle irrigue désormais notre quotidien. Nourri par des références poétiques, philosophiques et cinématographiques (il est lui-même cinéaste, coauteur en 2012 du film documentaire très remarqué *Babylon*), il s'interroge sur l'abondance des flux numériques et les effets de la dématérialisation de l'image sur notre regard.

Le nom que les circonstances m'ont donné est Mohamed Ismail Louati. Le nom que je me suis donné est ismaël, orthographié avec un « i » minuscule, un tréma sur le « ë », et sans nom de famille ni premier prénom. C'est aussi le nom du narrateur dans Moby Dick. *Je suis un autodidacte touche-à-tout expert en rien. Étant né avec une importante déficience oculaire, j'ai toujours été à la recherche de l'origine du regard. Ce regard qui serait comme mon habitat naturel. Mais à défaut de le trouver, j'habite provisoirement cette recherche.* Scènes de la vie quotidienne au début du XXIe siècle



ismaël, Scènes de la vie quotidienne au début du XXIe siècle, installation, 2009 - 2015 © ismaël

est une forme inédite donnée au projet mené depuis 2008 ou 2009, forme donnée pour l'exposition au MuCEM. Il s'agit d'un questionnement sur les possibles représentations du corps à l'ère du numérique, une installation murale de photos et de vidéos « capturées » via Skype. « Que voient les ordinateurs ? » Essayer d'y répondre m'a très vite intéressé car, ici aussi, il s'agit de remonter aux origines d'un regard, celui des machines. Pour ma part, ce qui me fascine et m'interroge, c'est de travailler sur les origines du regard des machines intelligentes et autonomes.

En termes « physiologiques », ce regard sera sans aucun doute numérique. Nous en venons à une de mes obsessions et interrogations récurrentes : cette image numérique, totalitaire (ou « fasciste », pour utiliser un mot de Barthes à propos du langage) – puisque, en photo comme en vidéo, elle a investi aujourd'hui de façon exclusive à la fois le cinéma, l'art, la télévision, la publicité, la presse, Internet, la téléphonie mobile… –, qu'est-elle ? Comment change-t-elle notre regard ? Que donne-t-elle à voir ? Quelles sont ses différentes typologies ?

AUGUSTIN LE GALL

Photographe

Photographe, formé à l'ethnologie, Augustin Le Gall (né en 1980) est installé en Tunisie depuis 2011. Il travaille à la fois sur le champ documentaire et sur le patrimoine tunisien. La série « Arifa » témoigne de son attachement au portrait et à la culture soufie tunisienne.

En tant que photographe et ethnologue, je m'intéresse aux sujets contemporains de société liés notamment au monde arabe, au patrimoine immatériel, aux minorités et aux droits humains. Le portrait y occupe une place centrale. Depuis quelques années, mon esprit est dirigé vers la Méditerranée. Cet espace est comme un terrain de jeu qui me permet, sans aller très loin, d'être confronté à des cultures différentes et enrichissantes sur un territoire partagé. J'ai commencé à travailler en 2005 sur le patrimoine immatériel et musical avec notamment un long travail sur les Gnawa du Maghreb et sur la musique occitane dans le sud de la France. Depuis 2011, les soulèvements populaires en Tunisie, puis dans les autres pays arabes, ont complètement capté mon attention. Le personnage figurant dans les photographies présentées dans l'exposition s'appelle Riadh Ezzawech. Il est arifa, *le personnage central du culte* stambali, *culte de possession d'origine afro-maghrébine où, au cours du rituel, les esprits des ancêtres (d'origine africaine, des saints musulmans, ou d'entités surnaturelles) sont sollicités. Riadh fait le lien entre le monde des esprits et le monde des humains. Il a été choisi par les esprits, les mlouks, les djinns, pour pouvoir transmettre leur puissance et leurs bienfaits. À l'adolescence, il fut gravement malade ; ses parents consultèrent de nombreux médecins et marabouts qui essayèrent de le soigner, mais sans succès. Un jour, sa mère rencontra une* arifa *qui lui dit que son fils avait été mordu par un djinn pour faire de lui un* arifa. *Riadh fut donc pris en charge par ces femmes qui l'ont initié. Il apprit à maîtriser cette capacité de communiquer avec les djinns et, après plusieurs années d'initiation, il devint lui-même* arifa. *En Tunisie, les* arifa *sont en voie de disparition.*



Augustin Le Gall, Sans titre, série « Le dernier arifa. Petite histoire du monde invisible. 2013 »
© Augustin Le Gall

Riadh Ezzawech est un des derniers arifa *du culte* stambali*. Et surtout, le dernier qui le fait encore vivre activement. Il est le gardien du dernier sanctuaire dédié à ce culte. Cette* zaouia *(sanctuaire) est située dans la vieille médina de Tunis. Elle abrite le tombeau d'un musulman noir, affranchi de l'esclavage et devenu saint. Après Riadh, le* stambali *pourrait très probablement s'éteindre. Riadh Ezzawech représente une vingtaine d'esprits différents. Chaque fois qu'il organise un rituel, c'est pour appeler les esprits qui vont guérir la personne qui le sollicite (de la maladie, de la mauvaise fortune, ou tout autre chaos symbolique). Lors des rituels, il est accompagné de six musiciens dont le maître, joueur du* gembri*, est âgé de plus de quatre-vingts ans. Aujourd'hui il ne joue plus. Avec ce maître musicien, c'est une véritable encyclopédie musicale qui s'éteindra. C'est donc un rituel qui est en train de disparaître, d'autant plus qu'un* arifa *ne peut transmettre qu'à une personne choisie par les djinns. J'ai réalisé un reportage couleur sur Riadh et le* stambali *qui a duré cinq années (2008-2013). Un jour, j'ai eu envie de le photographier dans ses multiples identités surnaturelles, isolé de son contexte par un fond noir. Cette série de portraits a été réalisée en 2012, au moment où je commençais* Sous le jasmin*. J'étais influencé à cette époque par le photographe Denis Rouvre, connu notamment pour ses séries de portraits. Je voulais clôturer mon reportage photographique avec une série qui mettait en scène Riadh.*

WADI MHIRI ET HOUDA GHORBEL

Plasticiens et vidéastes

Houda Ghorbel (née en 1968) et Wadi Mhiri (né en 1965) travaillent en duo et interviennent dans des champs visuels pluridisciplinaires. Leurs projets questionnent l'identité tunisienne en parcourant les symboles de l'appartenance culturelle et religieuse. Les rituels et les gestes séculaires, le patrimoine bâti, les albums de photos de famille : autant de traces du passé qui accompagnent leurs œuvres avec poésie et sans aucune nostalgie.

Nous sommes deux artistes multidisciplinaires, installés à Tunis. Nos œuvres se trouvent au croisement de plusieurs genres : installation, vidéo, performance et architecture de l'espace. S'il fallait trouver un fil conducteur à notre travail, ce serait l'engagement et la passion pour l'art. Nous présentons ici une vidéo intitulée Perles de famille*. Cette vidéo met en scène un mouvement de main qui caresse des grains de semoule parfaitement sphériques rappelant le rituel de préparation d'un des plats typiques de la Tunisie :* la mhammsa*. La main déplace délicatement ces formes sphériques et dévoile des instants de vie matérialisés par des images qui font surgir des souvenirs, ceux de notre propre famille. Cette œuvre est issue d'une exposition qui a essayé de retracer ce rituel dont le souvenir persiste jusqu'à aujourd'hui dans certaines familles, notamment celles originaires de Sfax. Il s'agissait d'un grand rendez-vous annuel où cette nourriture était préparée par toute la famille pour constituer la* mouna *ou la réserve annuelle de nourriture. Ce rituel se faisait dans les vieilles maisons qu'on appelle les* bordjs*. Il s'agit de maisons à patio avec une architecture particulière. Cette architecture est en voie de disparition tout comme les habitudes et traditions qui s'y perpétuaient à l'intérieur également. La vidéo montre des images familiales qui commencent par une naissance et finissent par la mort. Les images sont recouvertes par la* mhammsa*, ces petites perles qui cachent et découvrent les différentes photos de famille.*



Houda Ghorbel & Wadi Mhiri, Perles de famille, capture de la vidéo. Vidéo de 8 min 38, 2014
© Houda Ghorbel & Wadi Mhiri



Faten Gaddes, série « Les temps modernes », 2009 © Faten Gaddes

FATEN GADDES

Photographe

C'est sans doute sa formation d'architecte d'intérieur qui conduit Faten Gaddes (née en 1974) à s'intéresser aux lieux et aux bâtiments laissés à l'abandon. Par sa photographie, pratiquée avec patience et obstination, elle tente d'inscrire durablement les traces du bâti dans la mémoire tunisienne.

Mon travail est fortement lié à la question de la mémoire, particulièrement celle des lieux laissés à l'abandon. Il traduit mon intérêt pour l'histoire et les marqueurs de l'identité de mon pays. Mes photos peuvent être perçues comme assez nostalgiques, car elles révèlent les blessures du temps et la crainte d'une perte totale de cette mémoire. Dans mes photos transparaît ainsi une espèce de peur obsessionnelle du vide. C'est après avoir vécu plus de trois mois dans la centrale de la STEG (Société tunisienne d'électricité et de gaz) qui date de plus d'un siècle que j'ai pris conscience de l'ampleur de la perte qui se préparait. Ce bâtiment est une merveille qui aurait pu devenir un musée d'art moderne. Il a été rasé sur décision présidentielle. Au départ, l'architecte qui était en charge du bâtiment ne voulait pas le démolir ; il avait même convaincu le gendre du président déchu d'en faire un lieu culturel. Malheureusement, le « grand patron » en décida autrement !

WASSIM GHOZLANI

Photographe

Photographe indépendant, Wassim Ghozlani (né en 1986) explore les nouvelles formes d'écriture photographique documentaire qui témoignent du réel mais qui n'excluent pas de le mettre en scène. Son travail questionne avec force le monde qui l'entoure et ses habitants.

Mon travail photographique est une recherche à la fois esthétique et documentaire à la limite du reportage, mais qui, pour des projets spécifiques, peut s'étendre à la création de mises en scène. La série « Fragments d'une révolution », réalisée entre janvier et février 2011, fait partie de la première catégorie et retrace, à travers plusieurs photos, des fragments de l'histoire d'un peuple se révoltant contre la tyrannie, amorçant une révolution qui a suscité le respect du monde entier et enflammé les sentiments des peuples avides de liberté. Mon expérience artistique est une réflexion en rapport avec le monde qui nous entoure et avec les hommes qui l'habitent. Dans ma démarche, j'accorde beaucoup d'importance à la rencontre avec l'autre, aux histoires que peuvent raconter les hommes et les femmes, voire même aux lieux que je traverse lors de mes déplacements. L'acte de la prise de vue en lui-même n'est pas le plus important, car je passe souvent beaucoup de temps à écouter, à faire des recherches et à questionner le sujet, avant de décider d'appuyer sur le déclencheur. Mon travail n'amorce pas de nouveaux questionnements ni même des inquiétudes majeures mais traduit plutôt une réaction par rapport aux événements qui se passent au présent et dans le monde qui m'entoure, indépendamment des tensions politiques. Mes images sont d'abord, pour moi, un moyen pour comprendre et questionner les événements auxquels je suis confronté et, en deuxième lieu, un outil pour partager avec le spectateur le produit de cette réflexion et de ce questionnement. La série « Fragments d'une révolution » s'inscrit d'abord dans un devoir de mémoire. En effet, c'était pour moi à la fois important et évident d'agir dans l'urgence afin de sauvegarder une trace des événements, des manifestations et autres rassemblements qui ont suivi le déclenchement de la révolution en Tunisie. Personne ne s'attendait à cette « révolution ». Elle est venue du jour au lendemain et a donné naissance à plusieurs interventions artistiques sous forme d'expositions, de rencontres, voire même de collectifs dont la conception, improvisée au début, n'était pas assez solide pour répondre à la grande demande des médias, des festivals et des organismes non gouvernementaux qui étaient à l'affût d'actions et de projets afin d'accompagner la révolution et de communiquer sur le Printemps arabe.



Wassim Ghozlani, série « Fragments d'une révolution », 2011. Collection de l'artiste © Wassim Ghozlani / Hans Lucas

COMMISSARIAT DE L'EXPOSITION



© Agnès Mellon

THIERRY FABRE

Responsable du département du développement culturel et des relations internationales du MuCEM, et commissaire d'expositions.
Créateur des Rencontres d'Averroès, il a dirigé pendant dix ans la revue littéraire et de débats d'idées *La Pensée de midi.* Il est également essayiste et a notamment publié *Traversées* (Actes Sud, 2001) et *Éloge de la pensée de midi* (Actes Sud, 2007). En tant qu'éditeur, il a permis la publication en France d'*Alaa El Aswany* [L'Immeuble Yacoubian].



© Sana Tamzini

SANA TAMZINI

Née en 1975, Sana Tamzini est artiste, commissaire d'expositions, enseignante à l'École supérieure des sciences et technologies du design de Tunis depuis 2003. Elle a dirigé le Centre national d'art vivant à partir de 2011, d'où elle a été brutalement limogée en 2013. Active sur la scène associative culturelle tunisienne, elle est aussi présidente du Forum des associations culturelles en Tunisie (FACT).

SCÉNOGRAPHIE

À l'origine de la scénographie de l'exposition, un principe de composition né du tableau de Paul Klee *En rythme* (1930). Klee a ainsi donné la clef de composition musicale, pour cette composition visuelle : « Valeurs clair-obscur animées d'un mouvement ; Poids sans tenir compte du mouvement de la mesure ».

Ces fragments noirs, blancs et d'un gris tout en dégradé qui composent le tableau de Paul Klee sont une belle métaphore pour définir le tracé régulateur qui à la fois rythme et organise la composition de cette exposition, en deux mouvements : *Fragments I,* puis *Fragments II.*
C'est ainsi qu'a été imaginée la mosaïque de ces différents fragments. Cette *cosa* mentale, cette image est venue de Klee, dont on connaît les liens décisifs avec la Tunisie, depuis son voyage quasi initiatique… « J'ai découvert la couleur, je suis peintre. » Il inaugure ce que Jacques Berque a appelé « l'Orient second », qui est bien loin de l'orientalisme qui fige le regard. Klee au contraire le décentre et crée un mouvement toujours fertile.

Il a été l'inspiration pour la composition de l'échiquier de cette exposition, en fragments, non pas juxtaposés mais reliés, y compris dans leurs différences d'écriture visuelle. Recherche d'un possible alliage, d'une tension et d'un écart entre des registres d'images, et non de voix, qui composent une polyphonie à venir.

STRUC'ARCHI

Olivier Bedu et Juliette Morel

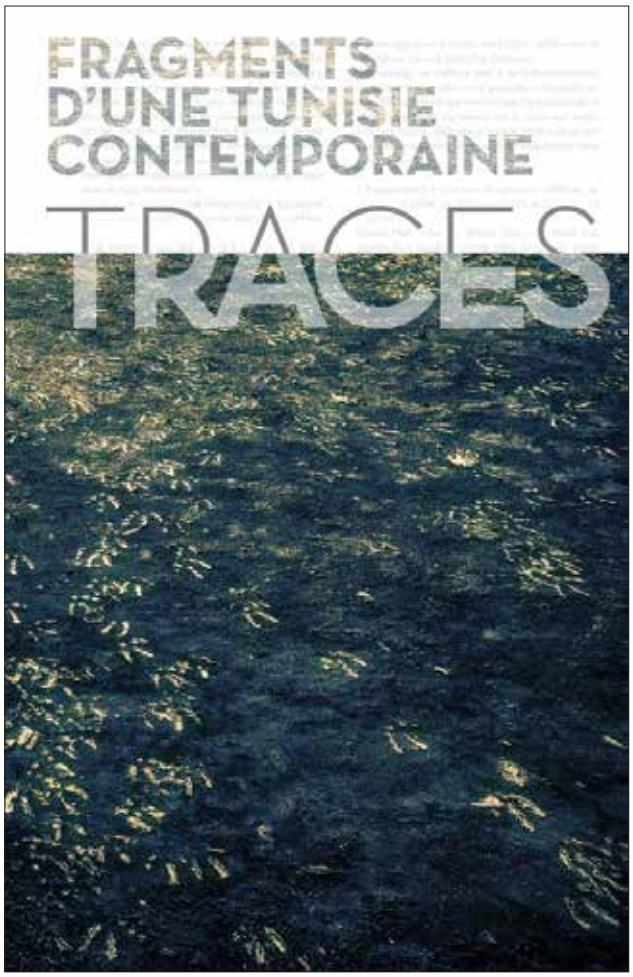
La scénographie est conçue par un duo architecte-scénographe. Leur partenariat débute au sein du Cabanon Vertical, collectif pluridisciplinaire s'attachant à la réalisation d'installations artistiques et architecturales dans l'espace public.
Olivier Bedu, architecte de l'agence Struc'Archi, s'intéresse à la réhabilitation des grands ensembles et à l'introduction de dispositifs artistiques dans ces quartiers.
Juliette Morel, scénographe, partage sa recherche entre un travail artistique mené dans le champ du spectacle vivant et de l'installation, et une démarche tournée vers l'aménagement de l'espace public.

AUTOUR DE L'EXPOSITION

CATALOGUE DE L'EXPOSITION

Traces… Fragments d'une Tunisie contemporaine est une exposition en deux volets proposée par le MuCEM (Marseille). À travers les arts visuels (photographie, vidéo, art numérique, installation…), elle se fait l'écho de regards qui fondent une relation nouvelle à la Tunisie, cinq ans après la révolution. *Traces…* s'appuie sur la quête de ce qui subsiste d'une histoire, de mémoires ou de paysages abolis, et se défend de toute tentation de faire table rase. Elle révèle une scène artistique contemporaine tunisienne riche, variée et intense, qui n'a pas peur d'affronter l'histoire et les réalités sociales ou politiques du pays. Les démarches plasticiennes y côtoient des approches documentaires.

Traces… Fragments d'une Tunisie contemporaine
Coédition Le Bec en l'air, MuCEM, Institut français de Tunis
29,7 x 19,2 cm, 80 pages
Dos carré collé
16 € TTC
Sortie en librairie : 5 mai 2015



Les librairies - boutiques du J4 et du fort Saint-Jean sont ouvertes tous les jours (sauf le mardi) aux heures d'ouverture du MuCEM

PROGRAMMATION CULTURELLE ASSOCIÉE

Alors que s'ouvre l'exposition *Traces… Fragments d'une Tunisie contemporaine,* le MuCEM propose une programmation mêlant, chaque week-end du 15 mai au 6 juin, rencontres, spectacles, performances, et cinéma.

À la découverte de la nouvelle génération ayant émergé depuis la révolution, à la rencontre de celles et ceux qui font la Tunisie d'aujourd'hui, et qui construisent la Tunisie de demain :

- Intellectuels, acteurs politiques, associatifs… Quatre « Conversations à deux voix » convoquent les nouveaux visages de la société civile tunisienne, pour mettre en perspective histoire et actualité, et tenter, pourquoi pas, d'esquisser un avenir.
- Artistes, chorégraphes, musiciens, performeurs : à l'avant-garde du spectacle vivant, ils inventent de nouvelles formes, à la croisée des genres et des disciplines.
- Photographes, cinéastes, vidéastes : depuis les premiers films et les premières images réalisées il y a plus d'un siècle ; jusqu'aux récentes expérimentations visuelles de la jeune création contemporaine.

Un temps fort en écho et en résonance avec l'exposition *Traces*. Au fort Saint-Jean, en plein air, face à la Méditerranée. Proche d'un pays dont, du 15 mai au 6 juin, nous continuons de recomposer les *Fragments* ; le MuCEM devient scène vivante d'une Tunisie nouvelle.

VENDREDI 15 MAI 2015 DANS LE CADRE DU PRINTEMPS DE L'ART CONTEMPORAIN.

18 h – Rencontre : Premières lectures, premiers regards

Salon Toit-Terrasse du J4 – 4e étage
Entrée libre.
Avec Tahar Chikhaoui (critique de cinéma) et Fabienne Pavia (éditrice, Le Bec en l'air).
Premières impressions sur l'exposition *Traces… Fragments d'une Tunisie contemporaine* : Fabienne Pavia, directrice des éditions Le Bec en l'air (qui co-édite le catalogue de l'exposition), en discussion et échanges avec les artistes et les deux commissaires de l'exposition.

19 h – Vernissage de l'exposition

Fort Saint-Jean – Bâtiment GHR • Entrée libre.

21 h 30 – Projection-rencontre : *El Ouertani, premier regard sur la Tunisie.*

Place d'Armes du fort Saint-Jean • Entrée libre
Avec Mohammed Bennani (collectionneur) et Ridha Moumni (spécialiste de l'histoire de la photographie).
L'exposition *Traces* présente des plaques de verre d'Abdelhak El Ouertani, un des premiers photographes tunisiens, formé en 1892 par les frères Lumière à Lyon. À l'occasion du vernissage de l'exposition, ces images (ainsi que d'autres), qui n'ont encore jamais été montrées, sont projetées en plein air sur grand écran. Le collectionneur Mohammed Bennani et l'historien de la photographie Ridha Moumni présentent et commentent ce premier regard photographique sur la Tunisie.

22 h – Spectacle : *L'Autre et Moi*

Place d'Armes du fort Saint-Jean • Entrée libre.
De Alia Sellami et Souad Ben Slimane.
Entre la musique, les chants et les mots, une immersion dans la Tunisie post-révolutionnaire, et l'imaginaire de deux artistes : Alia Sellami (chanteuse lyrique et compositrice expérimentale) et Souad Ben Slimane (comédienne-auteur).



L'Autre et Moi © Wadi Mhiri

SAMEDI 16 MAI

11 h - 20 h – Rencontre-performance : *Le Voyage à Tunis, Sentier métropolitain.*

Hall du J4 • Entrée libre
Une performance de dix heures par Paul-Hervé Lavessière (géographe-urbaniste, concepteur du sentier métropolitain La Révolution de Paris), Baptiste Lanaspeze (éditeur, concepteur du sentier métropolitain *GR2013*), et Khirallah Ben Hafaiedh (urbaniste de la ville de Tunis, membre de l'Association des Amis du Belvédère). Tout au long de la journée, Paul-Hervé Lavessière, Baptiste

Lanaspeze et Khirallah Ben Hafaiedh tracent sur grand écran un cheminement de 60 km à travers la périphérie de Tunis. Après le *GR2013* (Grand Marseille), *La Révolution de Paris* (Grand Paris) et *Broadway Transect* (Grand New York), ces créateurs d'itinéraires donnent naissance, en live, à un nouveau sentier métropolitain de grande randonnée : *Tunis Houmani.*

Dans le cadre de la Nuit européenne des musées

De 18 h à minuit

Entrée libre aux expositions.

21 h – Cinéma plein air : *Albert Samama-Chikli ou la naissance du cinéma tunisien*

Place d'Armes du fort Saint-Jean • Entrée libre.

Dans le cadre de la Nuit des musées, un programme de courts métrages à découvrir en plein air sur la place d'Armes du fort Saint-Jean. En hommage à Albert Samama-Chikli, pionnier du cinéma tunisien.

Projections introduites et suivies d'une rencontre avec le réalisateur Mahmoud Ben Mahmoud.

Au programme :

Albert Samama Chikli

De Mahmoud Ben Mahmoud

(France, Tunisie, 1996, 26 min)

Une mise en lumière de la vie et l'œuvre de l'un des pionniers du cinématographe, le Tunisien Albert Samama-Chikli (1872-1934). Sa personnalité haute en couleur et sa fascination pour la modernité font de lui un sujet passionnant. Le témoignage de sa fille Haydée, qui fut la vedette de ses films de fiction, sa scénariste et, vraisemblablement, la première actrice arabe de tous les temps, constitue la trame de ce documentaire.

Suivi de :

Zohra

De Albert Samama Chikli

(Tunisie, 1922, 9 min)

Avec Haydée Tamzali

Une jeune naufragée française est recueillie par des Bédouins tunisiens… Premier court métrage de fiction d'Albert Samama-Chikli, *Zohra* est aussi le tout premier film tunisien de fiction.

Aïn El Ghazâl (La Fille de Carthage)

De Albert Samama-Chikli

(Tunisie, 1924, 14 min)

Avec Haydée Tamzali

L'amour impossible entre un instituteur et une fille que son père a promise au fils du cheikh… Pour ce film tourné à Tunis, le cinéaste Albert Samama-Chikli a bénéficié du soutien du bey Mohamed El Habib qui a mis à sa disposition son palais et tous les figurants, dont le réalisateur avait besoin !

VENDREDI 22 MAI ET SAMEDI 23 MAI

14 h (scolaires) et 18 h (grand public)

Spectacle : *Tunisia*

Jauge limitée, réservation recommandée.

Forum du J4 (2 représentations) • Durée : 1 h

Tarif : 12 €/9 €

Conception, texte et jeu : Clyde Chabot

Regard extérieur : Stéphane Orly

Un spectacle autour d'une grande tablée avec la metteur en scène Clyde Chabot : une façon de sonder, ensemble, la question de nos identités, de notre mémoire familiale et collective… Ses ancêtres ont quitté la Sicile à la fin du XIXe siècle pour la Tunisie. Puis en 1956, nouvelle immigration : pour la France, cette fois. Aujourd'hui, Clyde Chabot s'interroge sur la disparition de deux cultures – sicilienne et tunisienne – dans sa propre vie. Son intégration à la société française réussie, qu'est-ce qui a été perdu ?



Tunisia - Clyde Chabot © Anne-Sophie Juvénal

Pour ce projet, elle a réalisé des interviews de sa mère et de sa tante afin de comprendre ce qu'il reste de la Tunisie en elles. Un voyage sur place, sur les traces de ses ancêtres, éveillera ensuite pensées, sensations, inspirations. Donnant la matière à *Tunisia,* spectacle mêlant textes et images, « archéologie familiale » et fiction, réflexion sur l'histoire et le présent colonial de la France.

Dans le forum du MuCEM, projetant des films et des photos prises au cours de son voyage, elle invitera chacun à plonger dans sa propre mémoire familiale, et à interroger les flux migratoires, la peur et le désir de l'autre, et nos représentations de l'étranger. Chacun pourra prolonger ce moment intime, à l'issue du spectacle, en partageant ses souvenirs et ses pensées autour d'un verre.

Production : La Communauté inavouable.

Compagnie soutenue par le conseil régional Île-de-France au titre de la Permanence artistique et culturelle, en résidence au 6B, lieu de création et de diffusion à Saint-Denis, et à Gare au Théâtre, à Vitry-sur-Seine.

VENDREDI 22 MAI

Rencontre autour de quatre thèmes : liberté, droit, religion, violence

Liberté, droit, religion et violence, ou la quadrature du cercle de la Tunisie au présent.

Quatre « Conversations à deux voix » accompagnées de mises en perspective historiques mettent en dialogue et confrontent des hommes et des femmes, tous citoyens et citoyennes actifs de la construction de la Tunisie aujourd'hui.

En introduction de chacune de ces rencontres, l'évocation, par Anissa Bouayed, de figures emblématiques du passé en relation avec chacun des thèmes redonne une profondeur historique au présent. Car la révolution tunisienne pour la liberté, la dignité et la justice sociale de 2011 s'ancre dans une longue histoire de pensée et de luttes pour l'émancipation qui firent de ce pays un véritable « laboratoire de la modernité ».

19 h – Rencontre sur le thème : la liberté. Conversation à deux voix : *Expression, création et vigilance démocratique.*

Auditorium Germaine Tillion • Entrée libre.

En préambule : Perspective historique par Anissa Bouayed (historienne)

Dans les années 1920-1930 émergent en Tunisie les formes modernes de contestation de l'ordre colonial. Deux figures incarnent ce moment : Abdelaziz Thâalbi (1876-1944), fondateur du parti Destour, et Tahar Haddad (1899-1935), qui fait scandale en écrivant sur la nécessaire émancipation des femmes.

Nadia Khiari (dessinatrice), en conversation avec Farah Hached (juriste et présidente du Labo' démocratique).

Modération : Thierry Bresillon (correspondant en Tunisie pour *Rue 89*).

Le chat espiègle et moqueur Willis From Tunis est l'un des visages de la révolution tunisienne. Apparu sur Facebook le 13 janvier 2011 en réaction au discours de Ben Ali et promettant la liberté d'expression, il a depuis, chaque jour, croqué les faits et gestes de la révolution en cours. Une chronique graphique née de la plume de l'artiste et dessinatrice Nadia Khiari.

Celle-ci rencontre Farah Hached, initiatrice du Labo' démocratique. Créé au lendemain de la révolution, ce lieu de réflexion a pour but de « contribuer à l'instauration et à l'enracinement d'une démocratie innovante et vivante ». Il travaille notamment sur la question épineuse des archives de la police politique de Ben Ali et de leur nécessaire traitement dans une optique de transparence et de protection des données personnelles. Une façon, aussi, d'éviter que les instruments de répression de l'ancien régime ne deviennent une menace pour l'avenir.

VENDREDI 29 MAI

Rencontre autour de quatre thèmes : liberté, droit, religion, violence

19 h – Rencontre sur le thème : le droit. Conversation à deux voix : *Naissance d'une constitution en temps de révolution*

Place d'Armes du fort Saint-Jean • Entrée libre.

En préambule : Perspective historique par Anissa Bouayed (historienne)

L'histoire de la Tunisie depuis le XIX[e] siècle montre comment la volonté de bâtir l'État moderne sur le droit a été au centre des préoccupations des réformateurs tunisiens. Les figures tutélaires de Kheireddine (1822-1890) et de Ben Dhiaf (1804-1874) éclairent cette construction historique.

Amira Yahyaoui (présidente de l'association Al Bawsala) en dialogue avec Yadh Ben Achour (juriste, actuellement à la tête de la haute commission de la réforme politique). Modération : Geoffrey Weichselbaum, directeur de Democratie Reporting International.

Après la destitution du président Ben Ali, Amira Yahyaoui fonde l'ONG Al Bawsala (« la Boussole »), un observatoire de la transparence et de la bonne gouvernance ayant mis en place un dispositif de « surveillance » des institutions démocratiques : Al Bawsala suit notamment la totalité des débats parlementaires afin de rendre compte sur Internet de l'activité de l'Assemblée.

Ex-opposant à Ben Ali, le juriste Yadh Ben Achour a, quant à lui, présidé la « Haute Instance pour la réalisation des objectifs de la révolution, de la réforme politique et de la transition démocratique », dont la mission essentielle a été de préparer les premières élections libres de Tunisie.

Leur conversation porte sur le lien entre « droit » et « révolution », et sur ce qui fonderait la singularité de la révolution tunisienne : « le peuple créateur de son droit et interprète de sa propre constitution ». Utopie révolutionnaire ou réalité ?

SAMEDI 30 MAI

15 h – Cinéma : Regards sur la jeune création tunisienne

Auditorium Germaine Tillion • Tarif : 3 €/5 €

Cinéma expérimental ou d'avant-garde, art vidéo, essais documentaires… Un programme de courts métrages à la découverte de la jeune création tunisienne contemporaine. En présence de plusieurs réalisateurs.



Babylon © Exit Productions

Rencontre autour de quatre thèmes : liberté, droit, religion, violence

19 h – Rencontre sur le thème : la religion. Conversation à deux voix : *Islam, politique et démocratie*

Place d'armes du Fort Saint-Jean • Entrée libre

En préambule : Perspective historique par Anissa Bouayed (historienne)

Haut lieu de l'Islam, l'université de la Zitouna forme les élites tunisiennes depuis plus d'un millénaire. Le XXe siècle a cependant apporté de nouveaux débats sur la modernisation de l'enseignement religieux en son sein, mais aussi sur la place de l'islam dans la cité. Deux grandes figures de réformateurs, Tahar Ben Achour (1879-1973), puis son fils Fadhel Ben Achour (1909-1970), tracent la voie d'une réflexion ouverte sur ces questions.

Youssef Seddik (philosophe et anthropologue) en conversation avec Thierry Fabre (responsable de la programmation culturelle et des relations internationales au MuCEM). Modération : Abdennour Bidar (philosophe et écrivain).

Dans ce pays profondément marqué par la civilisation musulmane, quelle est la place de la religion dans la vie politique et sociale des Tunisiens aujourd'hui ? Quel rôle y joue l'islam politique, à travers d'une part les exigences maximalistes de groupes radicaux et d'autre part des partis, tel Ennahda, qui disent vouloir jouer le jeu de la démocratie et de l'alternance ? Comment les autres courants politiques se positionnent-ils face à ces questions ?

Cette conversation à deux voix met en présence le philosophe et anthropologue Youssef Seddik initiateur d'une pensée critique et novatrice pour une relecture libre du Coran et Thierry Fabre.

21 h 30 – Ciné concert : Babylon

De ismaël Chebbi, Youssef Chebbi et Ala Eddine Slim (Tunisie, 2012, 121 min)

Musique : Zied Meddeb Hamrouni.

Place d'Armes du fort Saint-Jean • Entrée libre.

Printemps 2011. Fuyant les combats qui s'intensifient en Libye entre les révolutionnaires et les troupes loyalistes de Kadhafi, plus d'un million de réfugiés, de toutes nationalités et d'autant de langues, affluent en Tunisie. C'est ainsi qu'au sud du pays, une ville éphémère surgit de terre… À partir de la bande-son du film *Babylon,* l'artiste Zied Meddeb Hamrouni (alias Shinigami San) compose une œuvre originale : des explorations électroniques à découvrir en live lors de ce ciné-concert à la belle étoile.

VENDREDI 5 JUIN

Toute la journée à partir de 11 h jusqu'à 18 h – Spectacle : *Houle*

Fort Saint-Jean et J4 • Entrée libre.

Direction artistique : CHATHA / Aïcha M'Barek & Hafiz Dhaou

Tout au long de la journée, des impromptus chorégraphiques surgissent dans différents espaces du musée… Telle la houle, ils déferlent par vagues régulières, et nous emportent dans leur mouvement… Au fort Saint-Jean comme au J4, laissez-vous surprendre !

Au programme, trois propositions singulières de trois danseurs tunisiens, invités et dirigés par Aïcha M'Barek et Hafiz Dhaou. En écho, la compagnie CHATHA réinterprète sa création *Kawa,* solo à deux, sous forme d'une installation-performance imaginée pour le MuCEM.

Fidèle à son travail sur la transmission, la compagnie CHATHA a choisi, pour ce projet, trois artistes émergents afin de les accompagner dans le développement de leur propre écriture.

Né d'une double résidence, à Tunis puis au MuCEM, *Houle* s'inscrit dans une logique de mise en valeur de la nouvelle vague de la création tunisienne.



Houle © CHATHA

Rencontre autour de quatre thèmes : liberté, droit, religion, violence

19 h – Rencontre sur le thème : la violence

Conversation à deux voix : *Entre révolution et liberté… La terreur ?*

Auditorium Germaine Tillion • Entrée libre.

En préambule : Perspective historique par Anissa Bouayed (historienne)

La violence de l'État colonial pour enrayer le processus de décolonisation marque les années 1945-1955. Dans un contexte de forte mobilisation populaire autour des revendications syndicales et nationalistes, l'assassinat du leader syndicaliste Farhat Hached (1914-1952) met le feu aux poudres et renforce la détermination des Tunisiens à obtenir l'indépendance.

Basma Khalfaoui Belaïd (veuve de Choukri Belaïd), en conversation avec Azyz Amami (blogueur, activiste). Modération : Kmar Bendana (historienne).

Que signifie l'usage de la violence et de la terreur dans le processus de transition démocratique ? Comment un pays en révolution peut-il faire face à la terreur ? Où se loge-t elle ? Est-elle inévitable ?

Basma Belaïd, veuve du leader de gauche Choukri Belaïd, et Azyz Amami, blogueur et activiste, évoqueront les récents assassinats politiques en Tunisie, mais aussi les violences de la répression sous Bourguiba et Ben Ali, comme celles des islamistes… Où en est la violence politique dans la Tunisie d'aujourd'hui ?

SAMEDI 6 JUIN

Hommage à Ahmed Bahaeddine Attia, producteur pour un cinéma du Sud

En présence de son fils Habib Attia (Cinétéléfilms) et de Richard Magnien, (coproducteur et distributeur).

Producteur, ancien directeur des Journées cinématographiques de Carthage, Ahmed Bahaeddine Attia (1945-2007) fut un militant acharné de la profession au sein notamment de l'Association des cinéastes tunisiens, de la Fédération panafricaine des cinéastes, et de l'Organisation des producteurs des films méditerranéens. Avec Cinétéléfilms, la première société de production tunisienne, il produisit nombre de films qui rencontrèrent un succès international, contribuant ainsi à l'éclosion d'un cinéma tunisien.

18 h – Cinéma : *La guerre du Golfe… et après ?*

Auditorium Germaine Tillion • Tarif : 5€/3€

De Nouri Bouzid, Nejia Ben Mabrouk, Borhane Alaouié, Mostafa Derkaoui, Elia Suleiman (Tunisie, 1993, 1 h 51)

Avec Raouf Ben Amor, Touria Hadraoui, Najate Atabou

Le regard de cinq cinéastes arabes sur la guerre du Golfe. Le producteur Ahmed Bahaeddine Attia, à l'origine de ce film, leur a donné carte blanche pour réaliser, chacun, un court métrage, en réponse à la guerre.

Avec : *C'est Shéhérazade qu'on assassine* de Nouri Bouzid (Tunisie) ; *À la recherche de Saïma* de Nejia Ben Mabrouk (Tunisie) ; *Éclipse d'une nuit noire* de Borhane Alaouié (Liban) ; *Le Silence* de Mostafa Derkaoui (Maroc) ; *Hommage par assassinat* de Elia Suleiman (Palestine).

22 h – Cinéma : *Les Silences du Palais*

Place d'Armes du fort Saint-Jean • Entrée libre.

De Moufida Tlatli (Tunisie, France, 1994, 127 min)

Avec Amel Hedhili, Ghalia Lacroix, Sami Bouajila

Une jeune femme, Alia, parcourt un palais en ruine dans la banlieue de Tunis et se souvient de ses quinze ans, lorsque sa mère, Khedija, était, dans ce même lieu, une servante du bey. Alia découvrait alors deux mondes : celui des maîtres, les nantis, et celui des servantes, les corvéables… Un film délicat, qui ose montrer l'invisible : la vie de ces femmes, mi-maîtresses, mi-esclaves, claquemurées pour la vie dans la solitude d'un palais arabe…

Mention spéciale du jury de la Caméra d'or au Festival de Cannes 1994.



Les Silences du Palais © DR

VISUELS DISPONIBLES POUR LA PRESSE


1


2



3


4


5


6


7


8


9


10


11


12


13


14


15


16


17


18


19


20


21


22

FRAGMENTS I ET II

1. **Abdelhak El Ouertani ,** (attribuée à), Minaret de la mosquée El Ksar sur la place du Général (mosquée du VIII[e] siècle, minaret du XVII[e]), 1895-1896 © Droits réservés Fonds Beit el Bennani

2. **Abdelhak El Ouertani** (attribuée à), Mihrab et Minbar de la mosquée Youssef Dey du XVII[e] siècle, 1895-1896 © Droits réservés Fonds Beit el Bennani.

FRAGMENTS I

3. **Héla Ammar,** *Tarz* [broderie], détails de l'installation (photographies brodées), 2014-2015. Collection privée © Héla Ammar.

4. **Héla Ammar,** *Tarz* [broderie], détails de l'installation (photographies brodées), 2014-2015. Collection privée © Héla Ammar

5. **Ismaïl Bahri,** *Film,* 2011-2012. Capture de la vidéo. Série de vidéos 16/9, durées variables © Courtesy de l'artiste et Galerie Les filles du calvaire, Paris

6. **Ismaïl Bahri,** *Film,* 2011-2012. Capture de la vidéo. Série de vidéos 16/9, durées variables © Courtesy de l'artiste et Galerie Les filles du calvaire, Paris

7. **Zied Ben Romdhane,** « la plage de paix », 2014 © Zied Ben Romdhane

8. **Zied Ben Romdhane,** « zones d'attente », 2011 © Zied Ben Romdhane

9. **Fakhri El Ghezal,** *Retour chez Abdelbasset l'encadreur* (1), 2011. Collection de l'artiste © Fakhri El Ghezal

10. **Fakhri El Ghezal,** *Retour chez Abdelbasset l'encadreur* (2), 2011. Collection de l'artiste © Fakhri El Ghezal

11. **Souad Mani,** « Souvenirs du présent », montage photographique, 2010-2014 © Souad Mani

12. **Souad Mani,** « Souvenirs du présent », montage photographique, 2010-2014 © Souad Mani

FRAGMENTS II

13. **Faten Gaddes,** *s*érie « Les temps modernes », 2009 © Faten Gaddes

14. **Faten Gaddes,** *s*érie « Les temps modernes », 2009 © Faten Gaddes

15. **Wassim Ghozlani,** série « Fragments d'une révolution », 2011. Collection de l'artiste © Wassim Ghozlani/Hans Lucas

16. **Wassim Ghozlani,** série « Fragments d'une révolution », 2011. Collection de l'artiste © Wassim Ghozlani/Hans Lucas

17. **Houda Ghorbel & Wadi Mhiri,** *Perles de famille,* capture de la vidéo. Vidéo de 8 min 38, 2014 © Houda Ghorbel & Wadi Mhiri

18. **Houda Ghorbel & Wadi Mhiri,** *Perles de famille,* capture de la vidéo. Vidéo de 8 min 38, 2014 © Houda Ghorbel & Wadi Mhiri

19. **ismaël,** *Scènes de la vie quotidienne au début du XXI[e] siècle,* installation, 2009-2015 © ismaël

20. **ismaël,** *Scènes de la vie quotidienne au début du XXI[e] siècle,* installation, 2009-2015 © ismaël

21. **Augustin Le Gall,** *Sans titre,* série « Le dernier Arifa. Petite histoire du monde invisible. 2013 » © Augustin Le Gall

22. **Augustin Le Gall,** *Esprit Yarima el Bey,* série « Le dernier Arifa. Petite histoire du monde invisible. 2013 » © Augustin Le Gall

CONDITIONS D'UTILISATION :
Autorisation de reproduction avant la présentation et pendant la durée de l'exposition *Traces… Fragments d'une Tunisie contemporaine,* et pour en faire le compte-rendu.

Chaque photographie doit être accompagnée de sa légende et du crédit photographique approprié. Le format de l'image ne doit pas dépasser une demi-page. Les photographies ne peuvent être utilisées libres de droits pour la couverture de la publication. Pour toute autre utilisation, merci de contacter directement le service presse du MuCEM.

Sur les sites Internet, les images ne peuvent être utilisées qu'en basse définition, et doivent être retirées des sites Internet à la fin de l'exposition. De même les fichiers numériques en question doivent être effacés des ordinateurs et des disques durs du locataire et de ceux de ses partenaires – les graphistes, imprimeurs,… – à la fin de l'exposition.

INFORMATIONS PRATIQUES

RÉSERVATIONS ET RENSEIGNEMENTS

04 84 35 13 13
reservation@mucem.org / mucem.org

TARIFS

- **Billets MuCEM**
> expositions permanentes et temporaires 8€/5€

- **Billet famille**
> Expositions permanentes et temporaires 12€

- **Visites guidées** 12€/9€

- **Audioguide** 2 €

> L'accès aux espaces extérieurs et jardins du MuCEM est libre et gratuit dans les horaires d'ouverture du site. L'accès aux expositions est gratuit pour tous, le premier dimanche de chaque mois.
> Gratuité des expositions pour les moins de 18 ans, les demandeurs d'emploi, les bénéficiaires de minima sociaux, les personnes handicapées et accompagnateur et les professionnels.
> Gratuité des expositions permanentes uniquement pour les enseignants titulaires d'un Pass Éducation et les 18 - 25 ans.

ÉVITEZ LES FILES D'ATTENTE
Achat en ligne sur mucem.org, fnac.com, ticketnet.com, digitick.com et espaceculture.net

HORAIRES D'OUVERTURE

Ouvert tous les jours sauf le mardi , le 1er mai, le 25 décembre
Horaires de printemps (du 2 mai au 3 juillet) : 11 h - 19 h
Horaires d'été (du 4 juillet au 31 août) : 10 h - 20 h
Horaire d'automne (du 1er septembre au 31 octobre) : 11 h - 19 h
Horaires d'hiver (du 1er novembre au 30 avril) : 11 h - 18 h
Nocturne le vendredi jusqu'à 22 h (du 2 mai au 31 octobre)

Fermeture des caisses 45 minutes avant la fermeture du musée.

Évacuation des salles d'expositions 15 minutes avant la fermeture.

VISITEURS EN GROUPES

> Les visites en groupes (à partir de 7 personnes), dans les espaces d'expositions et les espaces extérieurs du site, se font uniquement sur réservation, au plus tard quinze jours à l'avance pour les visites guidées et une semaine pour les visites autonomes.

> Horaires réservés aux groupes : 9 h - 11 h. (Excepté du 4 juillet au 31 août). Réservations obligatoire.

ACCÈS

Entrée basse fort Saint-Jean : 201, quai du Port.
Entrée Panier : parvis de l'église Saint-Laurent.
Entrée J4 : 1, esplanade du J4.

Métro Vieux-Port ou Joliette.
Tram T2 République / Dames ou Joliette.
Bus 82, 82s, 60, Littoral Major / fort Saint-Jean, **49** Église Saint-Laurent, Ligne de nuit **582.**
Parkings payants
Vieux-Port / fort Saint-Jean et Hôtel de Ville.

RÉSEAUX SOCIAUX

www.facebook.com/lemucem
twitter.com/MuCEM_Officiel
http://instagram.com/mucem_officiel/



© MuCEM / Lisa Ricciotti - R. Ricciotti et R. Carta architectes

NOTES

MUCEM

Musée des civilisations de l'Europe & de la Méditerranée

1 esplanade du J4 - 13002 Marseille

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Ministère Culture Communication

Mécène fondateur du MuCEM

CAISSE D'EPARGNE PROVENCE-ALPES-CORSE

PASSEUR DE CULTURE AU SERVICE DE L'ÉDUCATION

Photo de couverture : Zied Ben Romdhane, « la plage de paix », 2014 © Zied Ben Romdhane